

# L'ANNÉE BALZACIENNE 1995



puf

# DU « JOURNAL DES DAMES ET DES MODES » AU « PETIT JOURNAL » D'« ILLUSIONS PERDUES »

Le « petit journal » sans titre d'*Illusions perdues* est toujours resté un mystère pour les balzacien. Existait-il réellement, à l'époque, un périodique correspondant à la petite feuille qui permet à Lucien de se faire une réputation quand ses poésies sont refusées ? Les rapprochements suggérés, avec le *Courrier des théâtres*, le *Feuilleton littéraire*, *La Lorgnette*<sup>1</sup>, *Le Corsaire* ou *Figaro*<sup>2</sup>, concernent des périodiques parus après 1823 – ce qui voudrait dire que Balzac aurait commis une distorsion temporelle, l'action principale du roman couvrant les années 1819 à 1822. Un périodique contemporain de l'action du roman, et lui correspondant mieux que les autres, est celui qu'a édité l'ancien abbé Pierre La Mésangère : le *Journal des dames et des modes*, revue imitée dans le monde entier. En France, elle occupait la première place parmi les journaux non quotidiens<sup>3</sup>.

Plusieurs passages du roman permettent de soutenir cette suggestion. Lorsque Lucien ose enfin venir dans les bureaux du journal, il y rencontre une « belle marchande de modes » (p. 332)<sup>4</sup>, qui demande à la rédaction, en échange d'un

1. R. Chollet, commentateur d'*Illusions perdues* dans l'édition de la Pléiade (t. V, p. 109-732) relève des ressemblances entre la situation vécue par Balzac en 1829-1830 et la crise traversée par Lucien en 1821-1822. Il suggère ces trois premiers rapprochements.

2. J. Merlant (« Balzac en guerre avec les journalistes », *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> août 1914, p. 642, puis janvier 1915, p. 178) et Henri Bachelin/René Dumesnil (« Journalistes et journaux au temps de *La Comédie humaine* », *Mercure de France*, CLVI, 1922, p. 343-372) proposent les deux derniers titres.

3. La personnalité de l'abbé et l'histoire de son journal font l'objet de mon étude à paraître : *Futilités rendues éternelles. Le « Journal des dames et des modes » (1797-1839)*, Paris, Diderot, 1997.

4. Les citations d'*Illusions perdues* seront données entre parenthèses. Elles renvoient bien sûr à l'éd. de la Pléiade.

abonnement d'un an, de faire l'éloge de ses créations et non de celles de Mlle Virginie, sa concurrente. Une revue de mode compte évidemment plus de marchandes de modes parmi ses abonnées que d'autres journaux. Les chapeaux et les robes d'une certaine Mlle V., « fameuse couturière », sont présentés dans les cahiers du *Journal des dames et des modes*, les 25 février et 15 avril 1821. Vers 1820, il n'existait dans Paris que deux illustrés féminins, ce journal et *L'Observateur des modes*<sup>5</sup>. Puisque le dernier magazine comporte peu de similitudes avec le « petit journal », seul le premier pourrait être le « petit journal ».

Un deuxième passage d'*Illusions perdues* évoque un illustré de mode : c'est celui où le rédacteur en chef reçoit, comme « tributs en nature », des produits de toilette offerts gratuitement par « les industries pour lesquelles ou contre lesquelles il permet de lancer des articles » (p. 343). L'équipe d'un journal de mode est plus habituée à ce genre de cadeaux intéressés que celle d'autres périodiques<sup>6</sup>. Quant aux noms des cosmétiques cités par Balzac, ils sont presque identiques à ceux que mentionnent plusieurs réclames du journal de l'ancien abbé. Il s'agit de l'*Eau carminative*, de la *Pâte des Sultanes*, de l'*Huile céphalique* et de la *Mixture brésilienne* – qui « payent un article goguenard vingt ou trente francs » (p. 343). Le *Journal des dames* présente l'*Eau miraculeuse* du parfumeur Maillard le 10 janvier 1817, le *Rouge des Sultanes* le 5 juillet 1818, et l'*Huile de coco d'Amérique qui empêche les cheveux de blanchir* le 10 septembre 1822.

Un troisième passage confirme l'identification du « petit journal » avec un magazine de mode : c'est celui qui montre les rédacteurs lors d'un dîner. Ils ironisent lucidement sur leur métier et formulent une constatation amusante : « S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la

beauté, la bonté, la nécessité des bossus » (p. 404). Un journal pour bossus serait en effet aux antipodes d'un magazine voué au culte de la beauté du corps humain. Il se trouve que quelques années plus tôt, le 5 septembre 1812, un article du *Journal des dames*, fut intitulé « Vive la bosse et les bossus »<sup>7</sup>.

Un autre passage remarquable dans ce contexte est celui où Lucien est à court d'idées pour ses articles. Il trouve alors un soutien financier auprès d'un tailleur, d'une marchande de mode et d'une couturière « qui tous tremblaient de mécontenter un journaliste capable de tympaniser leurs établissements » (p. 495). Qui d'autre que des rédacteurs d'articles sur la mode peuvent avoir ce pouvoir sur des gens exerçant ces métiers ?

Un autre point de comparaison entre le « petit journal » et un illustré de mode est celui où Etienne Lousteau, rédacteur en chef du « petit journal », se voit attaqué par ses collègues pour avoir écrit six articles, dans divers périodiques, fustigeant un droguiste : « On ne critique pas un droguiste comme on critique des chapeaux, des choses de mode, des théâtres ou des affaires d'art » (p. 502), observe-t-il alors. N'est-ce pas la preuve qu'il est bien rédacteur d'un journal qui décrit les chapeaux, les modes, les théâtres et la vie artistique ?

Certaines ressemblances entre ce journal fictif et le *Journal des dames et des modes* sont plus surprenantes encore. Par exemple l'adresse des locaux : « auprès du boulevard Montmartre » (p. 329). Cette coïncidence est d'autant plus frappante que les bureaux du *Journal des dames* se trouvaient à l'époque de la rédaction du roman, de 1836 à 1839, à une tout autre adresse, au quartier de la Chaussée d'Antin, où le titre avait déménagé en 1832. Si Balzac a mentionné l'ancienne adresse, au carrefour de la rue et du boulevard Montmartre, qui était l'adresse du *Journal des dames et des modes* de 1819 à 1822, c'est sans

5. Sur l'histoire de la presse de mode, voir Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale in Frankreich*, Berlin 1980.

6. Le périodique *L'Album, journal des arts, des modes et des théâtres* confirme le 1<sup>er</sup> mai 1822 qu'il était habituel d'offrir aux rédacteurs de journaux de mode des produits en nature. Il parle d'objets offerts par les tragédiennes, les chanteurs et les débutants aux journalistes : soupières d'argent, pendules de salon, caisses de vin...

7. Notons que quelques années plus tard, de septembre à octobre 1848, un périodique satirique intitulé *Le Bossu* allait vraiment être édité à Londres par Gavarni, ami et ancien collègue de Balzac. Le journal, dont les dessins sont de Gavarni et d'« autres artistes éminents », s'arrête au numéro 15 (G. Vicaire, *Manuel de l'amateur de livres du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris 1894-1920, t. I, p. 871-888).

doute pour donner des indications sur le « petit journal » au moment où Lucien y est engagé<sup>8</sup>. Cette adresse n'est pas la seule correspondant à une adresse réelle dans le roman. Roland Chollet nous indique que l'adresse de Doguereau, dans *Illusions perdues*, correspond assez exactement à celle de Pigoreau, éditeur réel de quantité d'ouvrages littéraires.

Une autre similitude étonnante se découvre dans l'agencement et le décor du bureau décrit par Balzac, comparé avec celui de La Mésangère, inventorié à la mort de l'éditeur<sup>9</sup>. Non seulement les pièces sont dans les deux cas distribuées sur le second et le troisième étage (en bas le bureau des abonnements, en haut le bureau de la rédaction et l'appartement du directeur), mais les meubles et les objets qui s'y trouvent présentent des analogies qui n'appartiennent pas à n'importe quel bureau de journal. Outre une caisse, des tables, des fauteuils, des chaises, une cheminée et un miroir, on y voit des caricatures collées aux murs « avec des épingles » (p. 331). La Mésangère ayant édité, de 1801 à 1822, les caricatures du *Bon genre*, série de dessins satiriques, celles-ci se sont probablement retrouvées sur les murs du bureau du *Journal des dames*. Les partitions de musique qui traînent sur la table de l'éditeur du « petit journal » n'ont sûrement pas manqué dans l'appartement de l'ancien abbé, qui possédait une épinette. La grande quantité de gravures que Lucien voit partout dans le bureau nous fait penser aux plus de cent mille illustrations de mode retrouvées boulevard Montmartre en 1831. Les tabatières placées sur les tables du bureau du « petit journal » rappellent la passion de La Mésangère pour les objets précieux et son impressionnante collection de tabatières.

8. Le *Journal des dames* est resté dans la zone de la rue Montmartre de 1799 à 1831, y changeant trois fois d'adresse (d'abord au n° 132 de la rue puis au n° 141, enfin au n° 1 du boulevard Montmartre qui se trouvait au coin de la rue). Balzac ne s'est souvenu qu'approximativement de l'adresse en disant qu'elle est située « auprès du boulevard Montmartre ». *Illusions perdues* mentionne encore deux rues placées à proximité de la rue Montmartre comme artères où se trouvent les bureaux du journal : la rue Saint-Fiacre (p. 329) et la rue du Sentier (p. 402). Dans *La Rabouilleuse* (PL, t. IV, p. 311), Balzac indique la rue du Sentier comme adresse du « petit journal ».

9. Archives Nationales, Grand minutier, cote III, 1465 et Archives de Paris D4 U1 176.

Le tirage des deux périodiques constitue un autre point de similitude : entre 800 et 2 500 exemplaires pour les deux journaux. Beaucoup moins élevés sont les chiffres atteints par les autres journaux proposés comme pendants du « petit journal ». Le *Courrier des théâtres*, le *Feuilleton littéraire*, *La Lorgnette*, *Le Corsaire* et *Figaro* n'imprimaient que quelques centaines de cahiers par numéro<sup>10</sup>. Il en va de même pour le prix de l'abonnement annuel : les « quarante francs environ » du « petit journal » sont proches des 36 à 38 francs, selon la distance, du *Journal des dames*. Enfin, dans les deux cas, le nombre de pages est de huit. Les historiens de la littérature doivent donc respecter l'affirmation appuyée de Balzac en 1839, dans la préface du roman : « tout est d'une réalité désespérante [...]. Répétons-le ! le sujet a l'étendue de l'époque elle-même. » (p. 115-116) Le romancier reprend cette déclaration dans une lettre du 4 juin 1839, envoyée à sa future épouse Mme Hanska : « c'est l'audacieuse peinture [...] du journalisme parisien et qui est d'une effrayante exactitude »<sup>11</sup>.

La personne du directeur du « petit journal » est un autre facteur significatif. Finot, fils de chapelier, et donc prédestiné à s'occuper d'une feuille de mode, porte le même nom qu'un des signataires du *Journal des dames*. Est-ce un des pseudonymes de La Mésangère ? Plusieurs articles de 1798 et un autre, du 5 décembre 1810, y sont signés Finot. Dans le roman, ce directeur « ne se nomme pas Finot pour rien » (p. 381). Il dirige un journal qui prône les choses « fines » de la vie quotidienne, tout en dissimulant « sous sa fausse bonhomie [...] toute la finesse du marchand de chapeaux dont il est issu » (p. 467)<sup>12</sup>. L'ancien abbé et Finot possèdent d'autres traits en commun. Ils sont tous deux céliba-

10. Annemarie Kleinert, « Die Auflagen französischer Modejournale aus der Zeit der Juli-Monarchie », *Publizistik*, cahier 1, 1979, p. 84-106.

11. *LHB*, t. I, p. 485.

12. R. Chollet parle du « respect fétichiste de l'écrivain pour les noms » (p. 71) : « en nommant, le romancier fait acte de création : Lucien, Victurnien, Savinien portent en désinence la marque de leur destinée » (p. 56). Et Léon Gozlan (*Balzac en pantoufles*, Paris, 1886, p. 76) raconte le soin qu'a pris Balzac pour trouver le nom de Marcas : « deux syllabes », « bien composé », il « se prononce facilement, il a cette brièveté voulue pour les noms célèbres » (PL, t. VIII, p. 829).

taires. Ils apprécient le tabac et la musique. Ils sont doués pour les affaires, exercent depuis vingt ans ce métier et éditent en même temps plusieurs publications périodiques. Ils concluent des affaires avec des commerçants en textiles et doivent affronter un procès, l'été 1822, à la suite d'un article paru dans leur journal. Ils règnent en maîtres absolus sur leur spécialité, refusant de partager leurs prérogatives en s'efforçant d'annexer d'autres publications. Enfin, ils deviennent riches grâce à une réussite exceptionnelle dans cette forme de journalisme.

Quatre essais de Balzac donnent à penser sans le moindre doute que l'auteur a personnellement connu La Mésangère : deux essais écrits pour *La Mode* en 1830 (*Traité de la vie élégante* et « Gavarni »), la première version de la *Monographie de la presse parisienne*, rédigée en 1842, et *Le Théâtre comme il est*, composé en 1847<sup>13</sup>. Le grand écrivain exprime son admiration pour l'éditeur qui a eu « l'idée ingénieuse de créer des archives à la mode, d'en constater les changements, de les publier, et de soumettre ainsi de nombreuses industries à l'Empire de la Presse » (*Monographie* [...]). Et il qualifie La Mésangère de « dictateur de la Mode pendant trente ans », de « célébrité secondaire » et d'un des « héros du Directoire », à l'occasion des funérailles du père Léonard, puissant agent de théâtre (*Le Théâtre comme il est*), en 1825. Cette rencontre apparemment brève entre Balzac et La Mésangère fut assez impressionnante pour que Balzac se la rappelât vingt-deux ans plus tard. Les multiples souvenirs du nom de l'ancien abbé ont d'autant plus de poids que l'auteur n'a jamais discoursé sur les centaines d'autres directeurs de journaux féminins, alors qu'il n'avait pas oublié La Mésangère trois ans avant sa mort<sup>14</sup>. Le mépris pour la gent journalistique est symptomatique de Balzac. « Jamais il ne courtisa les journalistes,

écrit Théophile Gautier son contemporain. Il les exécrait et en était détesté »<sup>15</sup>. Mais l'aversion du romancier ne s'étend pas à La Mésangère, qui aurait été le patron de Lucien au début de sa carrière, tout comme il a probablement été celui de Balzac à ses débuts. Nous avons soutenu cette dernière hypothèse dans deux essais publiés il y a quelques années<sup>16</sup>.

Autre indice prouvant l'analogie entre le journal fictif et le *Journal des dames* : les rubriques confiées à Lucien. Parmi les sujets dont il est responsable figure la critique des pièces jouées dans les petits théâtres parisiens, comme l'Ambigu-Comique, le Gymnase-Dramatique et le Panorama-Dramatique. Il rend aussi compte des livres nouvellement parus et rédige des articles sur les us et coutumes de Paris. Le métier de Lucien dans le roman correspond donc bien à celui d'un collaborateur du *Journal des dames* à cette époque.

De 1819 à 1822, la revue de mode de l'ancien abbé publie ainsi une dizaine d'articles sur les petits théâtres parisiens<sup>17</sup>. Du Panorama Dramatique, dont une première suscite l'article initial rédigé par Lucien, le journal décrit le rideau de glaces construit en 1820, évoque la spécialité de présenter avant tout des « tableaux en action », rend compte des pièces *Sydonie*, *L'Espiegle* et *L'Enfant de la Forêt*. Tout comme ses collègues, Lucien s'occupe aussi de critique littéraire. Le *Voyage en Egypte* et *Le Solitaire* sont parmi les titres mentionnés dans le roman. Le premier ouvrage est la traduction d'un livre de l'archéologue anglais G. Belzoni, qui avait découvert des objets d'art égyptiens. Malgré le faible tirage de ce récit de voyage obscur, le *Journal des dames* en rend longuement compte, le 20 décembre 1820, louant ses 44 gravures coloriées et la partie rédigée par la

15. Th. Gautier, *Honoré de Balzac*, Paris, 1859, p. 79.

16. Voir Annemarie Kleinert, « Die heimlichen Publikationen des jungen Balzac », *Lendemains*, 47, 1987, p. 90-104, et notre essai cité en note 13. Le livre à paraître sur l'histoire du *Journal des dames* (voir note 3) résume nos idées à ce sujet, dans le chapitre intitulé « Balzac et le Journal des dames et des modes ».

17. Sur le Panorama Dramatique : le 15 octobre 1820, le 20 avril 1821, le 31 mai 1821, le 20 juin 1821, le 10 juillet 1821, le 15 janvier 1822. Sur le Gymnase Dramatique : le 15 avril et le 31 octobre 1820. Sur l'Ambigu-Comique : le 15 janvier 1822.

13. Pour les passages de l'œuvre de Balzac qui citent le nom de La Mésangère, voir Annemarie Kleinert, « Balzac – erst Journalist, dann Schriftsteller. Die Jugendjahre von 1819 bis 1822 », *Publizistik*, cahier 2, 1987, p. 206-224. Voir aussi Annemarie Kleinert, « Balzac et la presse de son temps », *AB* 1988, p. 369, n. 7.

14. Certes, Balzac a également mentionné Emile de Girardin, mais pas comme éditeur d'une revue de mode.

femme de Belzoni. Il s'agit là d'un ouvrage typiquement destiné à être recommandé par un « véritable guide touristique pour voyageuse en chambre »<sup>18</sup>. L'autre titre cité, *Le Solitaire*, est l'œuvre d'un auteur très connu, le vicomte d'Arincourt. Lors de sa première visite dans les bureaux de la rédaction du « petit journal », Lucien aperçoit sur un secrétaire la neuvième édition du *Solitaire*, « qu'un succès inouï recommandait alors à l'Europe et qui devait fatiguer les journalistes » (p. 331). En effet, le *Journal des Dames* mentionne ce roman en 1821 et 1822 à quatorze reprises<sup>19</sup>. Après avoir donné le détail de son contenu le 25 mars 1821, il souligne, dans treize autres textes, que le roman a inspiré sept pièces de théâtre, plusieurs tableaux, quelques accessoires de mode, et qu'il a eu plusieurs rééditions rien qu'en 1821.

Lucien rédige également des articles sur les mœurs parisiennes. Ces essais sont particulièrement importants puisqu'ils font « la fortune de ce petit journal » (p. 446). Dans un de ces essais, intitulé « Les passants de Paris », « il peignait un des menus détails de la vie parisienne, une figure, un type, un événement normal, ou quelques singularités » (p. 446). De nombreux passages du journal sont en effet consacrés à ce sujet. C'est ce thème, même, qui fait la fortune du journal fictif. Un autre article, « dit de mœurs » et cité sous le titre « L'Ex-beau », correspond aussi à la thématique du journal authentique. Il en va de même pour une catégorie d'articles sur « les particularités parisiennes » intitulés « Variétés », paraissant sous la plume de Lucien et formant chaque mois une dizaine de colonnes. Grâce à ces textes, le « petit journal » est présenté comme prenant son inspiration « dans la rue » (p. 333). Cette expression ne pourrait pas s'appliquer à une revue de théâtre ou à un jour-

18. L'expression est d'E. Sullerot, *Histoire de la presse féminine*, Paris, 1966, p. 135.

19. Pour les passages du *Journal des dames* qui citent le *Solitaire*, voir Annemarie Kleinert, « Die reale Entsprechung [...] », *Lendemains*, 43/44, 1986, p. 70-90, notes 63-67. Pour d'autres comptes rendus du *Solitaire* dans la presse féminine, voir la thèse de Jeanne Pouget-Brunereau, *Presse féminine et critique littéraire : leurs rapports avec l'histoire des femmes de 1800 à 1830*, Paris (dact.) 1995, p. 180/181 (un exemplaire se trouve à la Bibliothèque Marguerite Durand).

nal littéraire, mais elle convient parfaitement au périodique de La Mésangère qui se sert évidemment de Paris comme coulisses. Les légendes de plusieurs gravures portent ainsi : « dessiné sur le boulevard de la Magdeleine [...], au Jardin d'Idalie [...], à la rue Vivienne [...], aux Champs-Élysées [*sic*] [...], au marché des Quinze-vingt [...] ». D'autres analogies entre les deux journaux se découvrent à travers les anecdotes qui, pour citer le journal fictif, « répètent les rumeurs qui courent les salons parisiens ». Or, si le *Journal des dames* n'a adopté le sous-titre de « Gazette des salons » qu'en 1837, il est certain qu'il méritait déjà de longue date cette qualification.

Un autre fait incite à poursuivre l'idée que le « petit journal » est bien la feuille de La Mésangère : nombre d'articles s'y réfèrent à Balzac dans les années de 1827 à 1837, décennie où la réputation de Balzac s'est affermie. Nous avons étudié ces textes en 1988, dans une autre livraison de *L'Année balzacienne*<sup>20</sup> : dix comptes rendus ont pour sujet les ouvrages issus de l'imprimerie de Balzac ; neuf cahiers sur quinze, parus de septembre à décembre 1831, publient des extraits de ses romans dernièrement parus, *La Peau de chagrin* et *Le Réquisitionnaire*. Treize autres articles, parus de 1833 à 1837, rendent compte des faits et gestes de Balzac, comme de sa participation à un bal masqué chez Alexandre Dumas qui avait réuni « toute la secte frénético-romantique de Paris », où Balzac était déguisé en « Phoebus ». Citons également la présentation de trois ouvrages sur la célèbre canne à pomme d'or de Balzac. Pour le romancier, qui ne vendait alors qu'à 1 500 exemplaires la première édition de ses ouvrages, une reprise de passages de ces textes récemment parus dans une revue à lectorat considérable ne pouvait être qu'une bonne réclame. Dans notre étude de 1988, un ouvrage n'a pas été cité, parce que son attribution à Balzac ne fait pas l'unanimité. Il s'agit des *Mémoires anecdotiques sur l'Intérieur du Palais, depuis 1805 jusqu'en 1816*, par L.F.J. de Bausset. Le *Journal des*

20. Annemarie Kleinert, « Balzac et la presse de son temps. Ses œuvres et son activité vues par le *Journal des dames et des modes* », *AB* 1988, p. 367-393.

dames présente deux longs comptes rendus de l'ouvrage, le 20 août 1827 et le 25 décembre 1828<sup>21</sup>. Balzac a probablement prêté sa plume à Bausset (ou Beausset, selon le journal), ancien préfet de Napoléon, lui servant de « nègre » pour les quatre gros volumes, tirés de ses notes, étoffés aussi de maintes anecdotes inventées<sup>22</sup>. Au total, le *Journal des dames* a donc publié trente-quatre articles qui ont fait connaître, auprès du lectorat féminin, la personne de Balzac, et les ouvrages qu'il a écrits.

*Illusions perdues* explique pourquoi Lucien, personnage autobiographique de Balzac, considère qu'il eut de la chance d'être engagé par le « petit journal ». Ce fut pour lui le chemin le plus court pour atteindre à la gloire, au pouvoir et à une vie aisée. Le journalisme fut pour lui « une arme à sa portée » (p. 349), qui lui permettait de se qualifier pour des tâches plus grandes. S'il voulait conquérir le cœur des femmes, il se devait de les toucher par leur lecture préférée. Le journal de La Mésangère est donc en partie responsable de ce que Lucien, alias Honoré, dut son succès initial à un lectorat féminin, jusqu'au delà des années 1830. Il existe plusieurs caricatures qui représentent Balzac en dompteur de cœurs féminins, et les innombrables lettres de ses admiratrices montrent également leur reconnaissance, parce qu'il défendait souvent leurs intérêts.

En illustrant les 24 volumes de la deuxième édition des *Œuvres complètes* de Balzac (1968-71) par quantité de gravures de mode tirées de journaux féminins (dont sept de celui de La Mésangère), la Société des Etudes balzaciennes soulignait les liens étroits qui existent entre l'œuvre romanesque de Balzac et la presse féminine. Ces illustrations rappellent que Balzac avait une grande connaissance de la mode. Il a même été salué comme initiateur de « l'entrée

trionphale de la mode dans le roman », comme un « élogantologiste » des plus averti<sup>23</sup>. Tout comme Lucien, il se ruinait en dépenses vestimentaires et rivalisait avec les dandys les plus célèbres : « Lucien eut alors des cannes merveilleuses, une charmante lorgnette, des boutons en diamants, des anneaux pour ses cravates du matin, des bagues à la chevalière, enfin des gilets mirifiques en assez grand nombre pour pouvoir assortir les couleurs de sa mise » (p. 479). Il est bien connu que le romancier, devenu tôt une des personnalités du beau monde, payait cher ses robes de chambre en étoffe précieuse, ses gilets brodés d'or, décorés de boutons en diamants, ainsi que ses gants et bottes en cuir de qualité. Le prix de sa célèbre canne s'élevait à mille francs environ. Malgré son embonpoint et le peu de temps qu'il consacrait à son habillement, il faisait son possible pour se forger une réputation d'homme à la mode. En cela, il respectait le dicton propagé en 1833 par le journal : « un poète sans mise élégante est absolument dédaigné ». Dans *La Comédie humaine*, dont l'Avant-propos rédigé en 1842, exprime sa philosophie : « la vie est notre vêtement », Balzac détaille à peu près quatre cents vêtements. Quelques descriptions de mode, présentées dans *Illusions perdues*, correspondent aux remarques faites dans le *Journal des dames* : « Mme de Bargeton [...] portait [...] plusieurs bracelets étagés sur ses beaux bras blancs. » (p. 191-192) ; « Une femme à la mode ne peut avoir moins de trois bracelets à chaque bras ; et comme ils sont presque toujours dépareillés, cela fait de bon compte six bracelets différents » (*Journal des dames*, 15 juillet 1823). Et ailleurs : « ces actrices [...] montrant leurs jambes en bas rouges à coins verts » (p. 386) ; « On a fabriqué depuis peu [...]

21. Bruce Tolley pense que Balzac en est l'auteur (voir *AB 1962*, p. 35-49). S. Vachon (*Les Travaux et les jours d'Honoré de Balzac*, Paris, 1992, p. 82 et 84) estime que le livre est « probablement » de Balzac. L'ouvrage ressemble aux *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès, amie de Balzac.

22. Les deux premiers volumes ont paru le 23 juin 1827, une seconde édition datée du 4 août 1827. Le premier compte rendu porte sur la seconde édition des deux premiers volumes. Les volumes trois et quatre, parus le 20 décembre 1828, font l'objet du deuxième compte rendu. Il en existe une édition belge, une version américaine et deux traductions allemandes.

23. Ainsi qualifié par L.-P. Fargue, *De la mode*, Paris, 1945, p. 34. Parmi le grand nombre d'autres études consacrées à Balzac et la mode, citons Jeanne Reboul, « Balzac et la " Vestignomonie " », *RHLF*, 1950, p. 210-233 ; Rose Fortassier, *Les Mondains de « La Comédie humaine »*, Paris, 1974 ; « Un pape de la modiphilie : l'auteur de *La Comédie humaine* », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, mai 1986, p. 157-171, *Les Ecrivains français et la mode. De Balzac à nos jours*, Paris, PUF, 1988, p. 43-62 ; Danièle Dupuis, *La Mode féminine dans « Les Etudes de mœurs » d'Honoré de Balzac*, Paris, thèse, 1987 ; Rolf Klein, *Kostüme und Karrieren. Zur Kleidersprache in Balzacs « Comédie humaine »*, Tübingen, 1990.

beaucoup de bas de soie et de coton à coins de couleur » (*Journal des dames*, 15 mai 1821). Un auteur qui ne s'inspire pas de la presse de mode pourrait-il avoir une connaissance aussi aiguisée de ces faits ?

Plusieurs ouvrages sortis de l'imprimerie de Balzac témoignent aussi de son intérêt pour la mode, sous la forme de publicité, de catalogues pour cosmétiques et parfums, d'un annuaire des perruquiers et coiffeurs de Paris, de livres sur les cravates et les costumes de chasse. L'auteur s'est également intéressé à la mode dans ses divers essais ou esquisses comme l'*Etude de mœurs par les gants*, le *Traité de la vie élégante* ; *Travestissements pour 1832* ; la *Théorie de la démarche* ; *Une marchande à la toilette*. Cet intérêt pour la mode se manifeste aussi dans sa bibliothèque qui contenait plusieurs histoires du costume, illustrées de gravures<sup>24</sup>, ainsi que dans les poupées de mode, aide-mémoires en trois dimensions pour le grand auteur.

Un fait doit également être relevé. Plusieurs amies de Balzac étaient rédactrices de périodiques féminins : Marie-Caroline de Saint-Surin au *Journal des dames et des modes*<sup>25</sup>, Olympe Péliissier au *Follet*, la duchesse d'Abrantès à *La Sylphide*. A Gavarni, qui envisagea de fonder une revue de mode, l'auteur suggéra, le 22 novembre 1832, des titres appropriés : « Je voudrais vous voir prendre un titre qui fût vrai – comme “Journal de luxe”, “journal des salons”, ou “des boudoirs” », propositions que Gavarni refusa pour appeler son illustré, un an plus tard, *Journal des gens du monde*.

24. La bibliothèque de Balzac contenait par exemple la *Galerie [sic] des modes et costumes* (1778-1787), avec 240 gravures, et les sept volumes des *Costumes et annales des grands théâtres de Paris* (1787-1789). Le catalogue de la bibliothèque de Balzac étant incomplet, on ignore s'il possédait une collection du journal de La Mésangère. Les archives balzaciennes du vicomte Spoelberch de Lovenjoul contiennent la collection de plusieurs années du *Journal des dames* (juillet à décembre 1832 et février 1836 à décembre 1838). Le premier conservateur de ces archives, Georges Vicaire, a dépouillé en outre toutes les livraisons du journal pour établir la documentation la plus complète sur les dates et légendes des illustrations parues de 1797 à 1831, avec pages et numéros des cahiers et indications sommaires pour les années 1832 à 1839.

25. Voir Antoine Adam, Introduction à *Illusions perdues*, Paris, Garnier, 1961, p. IX.

En 1836, quand Balzac réalise son rêve de posséder son propre journal, il publie sa *Chronique de Paris* à la suite d'un événement fort intéressant. Un jeune homme était venu lui proposer de tenir une rubrique « Modes et Théâtres », au moment même où Balzac désespérait de trouver l'argent pour lancer son journal. Convaincu que le jeune postulant était fils d'un banquier susceptible de lui ouvrir les portes des institutions de crédit, Balzac décide de donner un grand dîner en son honneur. La soirée est splendide, mais le rêve caressé par Balzac est illusoire. Le journaliste sur lequel il avait fondé tant d'espoir s'est éclipsé sans laisser de trace. Notre auteur se lancera néanmoins dans l'entreprise, sans égard pour les réalités économiques..., et sans publier de rubrique « Modes et Théâtres ». A la sortie de la première livraison, le *Journal des dames* formera des vœux pour son succès, dans son numéro du 5 février 1836. On sait que l'opération se révélera un désastre financier pour Balzac.

Deux illustrés féminins publient alors ses textes. Le *Petit Courrier des dames* reproduit, le 15 février 1836, deux extraits du *Lys dans la vallée*, et le *Journal des dames et des modes* ouvre encore largement ses pages au romancier. Trois articles, publiés de mai à juillet 1836, peuvent donner à penser que Balzac les a rédigés spécialement pour l'ancien journal de La Mésangère<sup>26</sup>. Signés « De Balzac » et portant des titres composés pour une parution dans une revue de mode, ils ne comportent aucune référence aux livres dont ils sont extraits (*La Fille aux yeux d'or* et *La Fleur des pois*). Reproduire un passage d'un roman récemment paru et lui donner l'apparence d'une nouvelle relève alors d'une pratique courante. Ces articles paraissent au moment où Balzac trace les grandes lignes d'*Illusions perdues*. L'idée de décrire la carrière de Lucien n'est peut-être pas sans relation non plus avec un essai intitulé « Début lit-

26. Après la mort de La Mésangère en 1831, l'illustré eut plusieurs éditeurs successifs. Sur la personnalité de l'ancien abbé, voir Annemarie Kleinert, « Un homme fléchois de qualité : Pierre La Mésangère », *Les Cahiers fléchois*, à paraître.

téraire d'un personnage célèbre », publié par le *Journal des dames et des modes* le 15 mai 1833.

Balzac n'a sans doute pas écrit sans arrière-pensée le mot « Journal » avec une majuscule dans cinq lignes d'*Illusions perdues*. L'allusion à un titre qui commence par le mot « Journal » est manifeste. Le roman étant « l'œuvre capitale dans l'œuvre »<sup>27</sup>, le *Journal des dames*, fidèlement reflété dans le « petit journal », occuperait donc une place importante dans l'ensemble de *La Comédie humaine*.

Annemarie KLEINERT.

37. Expression choisie par Balzac dans une lettre écrite le 2 mars 1843

(LHB, t. I, p. 650).